

Ces petites filles qui lisent

Matilda, Hermione, Jo, Sara¹... La littérature nous offre de nombreux portraits de lectrices, qu'elles soient des fillettes ou de jeunes femmes, qu'elles soient encouragées ou contrariées dans leur entreprise, mais qui toutes se caractérisent par la relation privilégiée qu'elles entretiennent avec les livres, parfois au détriment de leurs rapports humains, et parfois comme un moyen de les faciliter. Dès le XIX^e siècle, les auteurs mettent régulièrement en scène ces personnages féminins, souvent essentiels au récit et qui, chaque fois, surprennent leur entourage par ce goût pour la lecture jugé exceptionnel. Ces images récurrentes posent la question du rôle social traditionnellement assigné aux jeunes filles, mais aussi du potentiel intellectuel, éducatif, imaginatif et émotionnel que l'on attribue à la lecture et plus spécifiquement à celle des personnages féminins.

Dans ces œuvres, la pratique de la lecture constitue un moyen de singulariser l'héroïne, dont le caractère et l'apparence reflètent cette passion pour les livres et le savoir qu'ils représentent, au point que la lecture devient la principale – voire l'unique – caractéristique de ces personnages. C'est grâce à leurs lectures qu'elles bénéficient de connaissances supérieures, aptes à leur ouvrir toutes les portes et à éviter tous les dangers, sur le modèle de Lisa Simpson qui, plongée dans son gros livre relié de cuir, anticipe les pièges d'un monde de contes de fées². Toutefois, c'est aussi à cause de leurs lectures, qui représentent souvent leur seule activité ou leur seul moyen d'évasion, que les jeunes lectrices issues des romans et des films se trouvent isolées, comme Belle chantant à tue-tête qu'elle se sent étrangère aux villageois trop occupés pour comprendre son goût pour les romans³.

Parce qu'elles lisent, elles se démarquent des autres ; parce qu'elles préfèrent s'évader par les mots plutôt que de se limiter à leur réalité, elles étonnent, inquiètent ou inspirent, mais ne laissent jamais indifférents les autres protagonistes – et encore moins les lecteurs et lectrices. En favorisant l'identification d'un lectorat qui partage avec elles ce goût pour la littérature, et en menant un combat pour leur indépendance intellectuelle et sociale, ces héroïnes sont souvent devenues des modèles ou l'incarnation de valeurs féministes. Ainsi la lecture, prise en charge par ces jeunes personnages, ne revêt-elle pas qu'une fonction éducative. Elle devient également un levier politique et social majeur, et parfois unique, permettant à la fois l'évasion

¹ Respectivement, ces personnages sont issus des romans *Matilda* (1988) de Roald Dahl, *Harry Potter* (1997-2007) de J.K. Rowling, *Les Quatre Filles du docteur March* (1868) de Louisa May Alcott, et *La Petite Princesse* (1905) de Frances Hodgson Burnett.

² Matt Groening, *Les Simpson*, 20th Television, depuis 1989, saison 12, épisode 1.

³ Gary Trousdale et Kirk Wise, *La Belle et la Bête*, Walt Disney Pictures, 1991.

temporaire de l'héroïne, qui quitte le temps de sa lecture un cadre familial souvent difficile, et son élévation sociale, en lui offrant de nouvelles rencontres et un regard différent sur le monde.

Alors même que l'accès à la lecture constitue une ouverture sur les autres et une voie collective vers un monde meilleur, ou peut-être justement *parce que* l'accès à la lecture représente une telle arme, nombreuses sont encore les jeunes filles à en être privées aujourd'hui. La littérature, comme les ouvrages pédagogiques d'hier et d'aujourd'hui, traduisent cette trop lente évolution des sociétés, où lire n'est pas encore un bienfait partagé par toutes et tous, mais requiert parfois une lutte quotidienne des filles et des femmes, contraintes de voler du temps pour pouvoir accéder à la lecture. Rappelons d'ailleurs que, dans la plupart des récits dystopiques mettant en scène des régimes autoritaires¹, l'accès des femmes à la lecture est chaque fois contrarié ou même interdit, selon le principe « scientia potentia est »² : parce qu'il permet d'accéder au savoir, lui-même instrument de pouvoir, le fait de lire représente un danger potentiel, qui plus est lorsqu'il se trouve approprié par des groupes que l'on préférerait voir demeurer silencieux et obéissants. En valorisant le rôle moteur de ces héroïnes qui lisent, la littérature contribue à souligner cette évidence, et à insister sur le pouvoir bénéfique qu'incarnent les lectrices, petites et grandes.

Cette publication des *Cahiers Robinson*, venue au secours d'une journée d'études n'ayant pas pu voir le jour en raison des événements de l'année 2020³, entend interroger à la fois la récurrence et la diversité des représentations des jeunes lectrices. Les autrices⁴ qui ont contribué à ce volume croisent les disciplines et s'appuient sur un large corpus issu de la littérature de jeunesse, mais aussi d'œuvres narratives et audiovisuelles destinées à un public adulte, afin d'étudier les figures étonnamment peu mouvantes mais à forte portée symbolique que sont ces petites filles qui lisent.

Justine Breton

¹ Sur ce sujet, voir Jean-Pierre Andrevon, *Anthologie des dystopies*, Paris, Vendémiaire, 2020. Sur les échos politiques et sociaux de ces littératures de l'imaginaire, voir Anne Besson, *Les pouvoirs de l'enchantement*, Paris, Vendémiaire, 2021.

² « Le savoir, c'est le pouvoir », aphorisme notamment théorisé par Francis Bacon.

³ Nous remercions vivement Marguerite Mouton pour son rôle dans l'organisation de cette journée initiale, et pour son désir partagé de mettre en lumière ces petites filles qui lisent ; nous profitons également de ces lignes pour remercier Marie-Lucie Bougon et Amelha Timoner pour leur soutien dans la préparation de ce numéro.

⁴ Nous appliquons ici l'accord genré majoritaire.